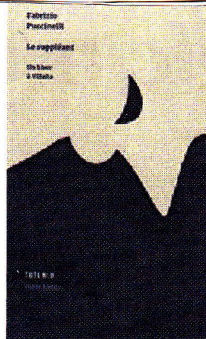


UN ENSEIGNANT DANS LA MONTAGNE

12.11.2016



Genre | Journal
Auteur | Fabrizio Puccinelli
Titre | Le Suppléant.
Un hiver à Villalta
Traduction |
De l'italien
par Marc Logoz
Editeur |
Héros-Limite
Pages | 110
Etoiles | *****

«Le Suppléant» est l'unique livre de Fabrizio Puccinelli publié de son vivant. Sous forme de journal, c'est un petit chef-d'œuvre de sensibilité et de profondeur

PAR JEAN-BERNARD VUILLÈME

► Paru pour la première fois en 1972, ce texte enfin disponible en français épouse la forme autobiographique du journal. Le narrateur est un jeune enseignant trouvant de l'embauche saisonnière dans des écoles de villages du nord de l'Italie. Il se décline en trois temps bien distincts: Villalta, village reculé des Apennins, Bagni di Lucca, ancienne station balnéaire en déclin, et enfin celui d'un épilogue au cours duquel le narrateur se décide à loger ailleurs qu'à l'hôtel ou chez ses parents, «au-dessus de Bagni di Lucca, en direction de Villalta». La rédaction s'étend sur trois années, entre 1965 et 1968. Natif de Lucca, Puccinelli immerge ses lecteurs dans une Toscane moins romantique que celle du tourisme, bien loin de la dolce vita.

Intérimaire

Né en 1936, Fabrizio Puccinelli est mort en 1992 d'une crise d'asthme, dans une rue de Florence. Après ses études, il a occupé différents postes d'enseignant intérimaire. Entre 1965 et 1972, plusieurs journaux italiens ont publié ses nouvelles. Par la suite, il a occupé un poste à la télévision italienne, à Rome, en qualité de scénariste et directeur de production. Dans un livre posthume, *Gabbie*, paru en 2006, il fait état de son expérience d'internement en hôpital psychiatrique, où il a été traité pour schizophrénie.

Il y a chez Fabrizio Puccinelli une sorte de modestie walsérienne, une manière parente de contempler le monde avec autant d'émerveillement que d'inquiétude. Immédiate et profonde, son écriture repose sur l'observation attentive, acérée mais bienveillante du monde, au plus proche du regard. Les gens, les paysages, la nature et les choses. Il pleut. Il neige. Un froid âpre vide les rues et embue les fenêtres. Le narrateur perçoit l'inexorable effondrement d'un univers traditionnel. Il doute. Il écrit.

Solitude

Le monde gravite autour de sa légère déprime, des portraits s'esquissent, une société se dessine. Soucieux de l'apprentissage et de l'avenir des enfants, il enseigne avec humanité et professionnalisme, parcourant les vallées afin de mieux s'imprégner du paysage et de la mentalité des habitants. Avec d'autres jeunes enseignants, il se demande si l'école «peut, à la longue, changer la société et le monde». Une manière de sincérité et le désir d'un monde plus humain, plus juste et plus serein, assez emblématique de la fin des sixties, adoucissent les rudes constats. Comme celui-ci: «Les gens sont aussi isolés que les villages et les montagnes. Même s'ils se croisent, ils ne se connaissent pas. Les tableaux de Gino expriment de manière monotone cette sensation de solitude, le silence, l'éloignement dans lequel il arrive de vivre.»

Une inquiétude berce le flux de la pensée, un presque désespoir cependant contrarié par une attitude profondément positive et la foi dans le pouvoir rédempteur des mots. ■